

organisée du point de vue touristique (manque de bureau de renseignement à Collonges, d'hôtels, etc.).

— Je suis surpris, dit-il, qu'on ne trouve pas à Meyssac un petit bar agréable, aux parasols de couleur donnant la note de gaieté et de fraîcheur qui plaît tant aux touristes.

On hésite à croire que M. Pierre Benoit ait prononcé pareil vœu. Un petit bar à Meyssac, bourg corrézien? Le barman substitué au laboureur? Allons donc! Mais que l'auteur du *Déjeuner de Sousceyrac*, qui, par ailleurs, s'est arrêté à Brive, n'a-t-il saisi l'occasion de collaborer à la mise au point d'une énigme? M. Pierre Dufay citait récemment dans le *Mercure de France* un écho de la *République française*, en date du 1<sup>er</sup> février 1902, qui prétendait que Charles Baudelaire aurait été incinéré au four crématoire de la Guierle, à Brive-la-Gaillarde, en 1874... M. André Lagarde, Corrézien, animateur du régionalisme limousin, qui habite Brive, et à qui on doit maintes recherches, études touchant le pays, écrit dans la *Dépêche de Toulouse* :

Trop jeune pour prendre parti dans cette affaire, qui sent son Rocambole, je ne m'en associe pas moins à la réaction de M. Pierre Dufay devant la nouvelle d'une incinération de Charles Baudelaire, et je souris avec lui à la pensée que le poète des *Fleurs du Mal*, décédé à Paris le 31 août 1867, inhumé au cimetière Montparnasse, aurait pu être incinéré, dans notre cité gaillarde, sept ans plus tard... et sur la Guierle. Et notre jardin public a-t-il jamais servi de cadre à un four crématoire?...

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

**Albert Roussel.** — Devant le télégramme qui est sur ma table, et où les caractères majuscules tracent ces trois mots que je ne puis encore accepter : Albert Roussel, mort, — je revois au contraire, tout plein de vie, le grand musicien qui vient de nous quitter.

Je le revois il y a quelques mois, dans la salle de l'Opéra-Comique, pendant les entr'actes du *Testament de Tante Caroline*, dont c'était la répétition générale. Nous l'entourions. Il était certes le moins ému de nous tous. Il était plus soucieux de l'accueil fait à ses interprètes que du succès de sa mu-

sique. Il était ainsi parfaitement lui-même, modeste, effacé, presque timide, fuyant les honneurs qui lui venaient malgré lui, parfois, car il ne pouvait quand même pas éviter que la renommée de ses œuvres rejailît en quelque sorte sur sa personne. Mais il se montrait — comme dit Flaubert de son propre père — dédaigneux des croix, des titres et des Académies — refusant tout ce qui fait l'objet des convoitises ordinaires, et n'aimant vraiment au monde que son art et ceux qu'il avait élus pour être ses amis. Aussi, avec quelle hâte, chaque année, quittait-il Paris, son appartement de l'avenue de Wagram, puis celui qu'il avait si joliment installé square Gabriel Fauré, tout en haut d'une maison de la rue Legendre d'où l'on découvre l'un des plus beaux aspects de Paris, — pour sa maison des champs à Vasterival, un hameau de Varengeville perché sur la falaise normande tout auprès du phare d'Ailly. Là, le marin qu'Albert Roussel n'avait jamais cessé d'être, retrouvait la solitude qui lui était chère, les vastes horizons devant lesquels on rêve, les ciels crépusculaires balayés par la grande lueur du phare qui s'élève. Il aimait ce pays, son pays d'adoption. Avec quel raffinement il y avait — aidé d'une compagne tendrement aimée — composé le décor d'une vie simple, libre, heureuse et féconde. Hélas, cette année même, sa santé l'avait contraint de quitter cet enclos de verdure et de fleurs, si doux aux regards, si accueillant, blotti au creux de la vallée cauchoise, mais dont le climat cependant devenait trop rude pour lui. J'ai sous les yeux une de ses dernières lettres datée du 17 juillet :

Nous avons eu en arrivant à Vasterival deux belles journées auxquelles ont succédé trois jours de vent, de froid, de brume. Le troisième jour au soir, je ne me trouvais pas très bien, et le retour a été décidé. Nous avons dit un adieu définitif et mélancolique à ce Vasterival tant aimé, aux bois, aux prés, à tout ce que nous avons créé là-bas avec joie, et que nous allons laisser à des inconnus. Maintenant, nous ne savons plus où diriger nos pas, car la campagne sans la mer ne me sourit guère, et la Côte d'Azur est trop brûlante à cette époque. On nous conseille une plage de l'Océan bien abritée...

Il alla, en effet, à Royan, puisqu'il ne pouvait définitivement se passer de la mer. Et c'est là qu'il est mort, emporté par

l'angine de poitrine qui, depuis longtemps, inquiétait ses amis.

Albert Roussel est né à Tourcoing le 5 avril 1869. Après ses études à Stanislas, il entra au Borda en 1887. Il a navigué sur l'une des dernières frégates à voile, la *Melpomène*, tout autour du monde; puis sur le *Styx*, une canonnière, il a fait la campagne de Cochinchine. Mais déjà la musique l'appelait. En écoutant cet appel, quand il devint irrésistible, Albert Roussel n'a pas trahi la mer : continuant de l'aimer, il l'a servie autrement, et si bien même que son biographe Louis Vuillemin a pu dire que le marin, chez l'auteur de *Padmâvatî* se reconnaissait toujours, dans toutes ses œuvres, à quelque signe.

Eugène Gigout lui enseigna l'harmonie et le contrepoint. Puis il reçut de Vincent d'Indy des leçons de composition. Il fut de la première génération des élèves du maître, à la Schola. Et, bientôt, il y devint professeur. La chaire de contrepoint lui échut et, surprise, il y eut pour élève Erick Satie, élève plus vieux que le professeur et qui, sur le tard, voulait vérifier l'étendue de son savoir, compléter son bagage et soumettre ses fantaisies au contrôle d'une discipline rigoureuse.

Entre temps, d'ailleurs, Albert Roussel donnait ses grandes preuves de maîtrise : un *Trio en mi bémol*, une première *Sonate de violon*, une *Suite* pour piano, puis le prélude symphonique de *Résurrection*, d'après le roman de Tolstoï, exécuté à la Société Nationale en 1904. En 1906, il écrit le *Poème de la Forêt*, symphonie en quatre parties dont l'audition intégrale chez Lamoureux en 1909 fait apprécier son nom du public des grands concerts. M. Pierre Lalo, dans le *Temps*, définissait ainsi Albert Roussel : « Une sensibilité où l'artifice n'a point de part. Le langage qu'elle parle a une sincérité et comme une fraîcheur par quoi l'on est charmé et touché. » Et M. Pierre Lalo ajoutait encore que le signe particulier d'Albert Roussel était d'être un poète. Il l'est resté, dans toutes les œuvres qui ont suivi. Et il s'est montré de plus un peintre, un coloriste que l'on pourrait comparer à Albert Besnard.

C'est précisément avec ses *Evocations*, en 1911, que Rouss-

sel se révèle aussi magnifiquement doué, et qu'il acquiert cette renommée qui ne va plus cesser de croître. Les *Évocations*, ce sont trois esquisses symphoniques, trois évocations au sens exact du mot : *Les Dieux dans l'ombre des cavernes*, *La Ville Rose*, et *Aux bords du Fleuve Sacré*. La partie chorale est extrêmement curieuse, originale, puissante. Albert Roussel a visité l'Inde, et certaines touches hardies annoncent déjà l'auteur de *Padmâvati*. Deux ans plus tard, au Théâtre des Arts que dirige alors M. Jacques Rouché, c'est *Le Festin de l'Araignée*, sur un livret de Gilbert de Voisins, une réussite si parfaite, une musique si nouvelle, avec son fourmillement d'insectes, avec ses drames dont les acteurs sont le papillon, l'éphémère, la mante religieuse et l'araignée, et qui nous émeut, qui nous suggère par ses rythmes si curieusement choisis, par sa délicatesse subtile, tout un monde inconnu. Musique dont le succès fut tel que Roussel s'en montrait lui-même surpris, parfois, lui si indifférent à ces caprices du sort, même un peu agacé parce qu'on prenait l'habitude de lier si bien son nom au titre de cet ouvrage qu'il semblait presque n'en avoir pas fait d'autre.

En 1923, l'Opéra monte *Padmâvati*, opéra-ballet en deux actes, sur un livret de M. Louis Laloy, et cet ouvrage est une des pièces capitales du théâtre lyrique contemporain. Le livret nous transporte à Delhi, et nous propose un symbole philosophique profond et sensible, poétique et largement humain, une illustration de la vanité de nos désirs. La musique en est de premier ordre. Albert Roussel y fait usage, de ci de là, des ragas, des modes hindous, si différents de nos modes orientaux, mais tout dans cet ouvrage est si bien fondu, si bien en place, que nous n'avons jamais l'impression de nous trouver devant des échantillons du folklore recueillis sur un carnet de notes par un voyageur, mais bien devant une œuvre d'art d'une parfaite unité.

C'est à peu près dans le même temps qu'Albert Roussel écrit *Pour une fête de Printemps* et la *Symphonie en si bémol*, puis en 1925 l'Opéra donnait *La Naissance de la Lyre*, une ample et belle partition composée sur le drame satyrique de Sophocle, *Les Limiers*, adapté par Théodore Reinach, et qui montre à merveille les ébats des satyres, les

lourdes évolutions de Silène, la grâce de la nymphe Kylléné, nourrice du jeune dieu — une œuvre d'une telle perfection de style qu'on a très justement prononcé à son propos le nom de Rameau.

En 1926, la *Suite en fa* (Prélude, Sarabande et Gigue), — un joyau — en 1927, un *Concerto* pour piano et orchestre, en 1929 une délicieuse *Petite Suite* (Aubade, pastorale et mascarade), une charmante *Sérénade* pour flûte, harpe, violon, alto et violoncelle, et enfin une grande et magnifique envolée dans le *Psaume LXXX*, écrit sur une traduction anglaise de la Vulgate, et qui fut exécuté à l'Opéra en 1929, à l'occasion du soixantenaire du maître. Deux ans plus tard, à l'Opéra aussi, *Bacchus et Ariane*, un ballet dont M. Abel Hermant composa le scénario et dont le succès s'est maintenu au concert, sous la forme de suites symphoniques.

La *Troisième Symphonie* (en sol mineur écrite à l'occasion du cinquantenaire du Boston Symphony Orchestra, fut exécutée à Boston, sous la direction de Serge Koussevitsky en 1930. Lorsque Albert Wolff nous la fit entendre ensuite aux Concerts Lamoureux, elle conquiert d'emblée les suffrages unanimes. Elle est aujourd'hui, et malgré son jeune âge, déjà classique. Elle respire la joie, l'allégresse; elle est d'une transparence vraiment exquise.

La *Sinfonietta* fut donnée en première audition par l'orchestre à cordes de Mme Jane Evrard. Elle conquiert si bien le public, d'emblée, qu'il fallut la bisser toute entière à la fin du concert. Quant à la *Quatrième Symphonie*, inscrite en octobre 1935 au programme des Concerts Padeloup par M. Albert Wolff, elle faillit bien, elle aussi, avoir le même sort glorieux. Mais ses proportions obligèrent le public enthousiaste à se contenter de réentendre le *scherzo*. C'est une œuvre admirable, par la qualité des idées, par la hauteur de la pensée, la sérénité, la puissance, la maîtrise de la composition, la perfection de la forme, aussi bien que par sa distinction, sa noblesse, et j'ajouterai, sa bonhomie; cette *Symphonie en la* est une œuvre qui fait non seulement honneur au maître qui l'a signée, mais aussi à l'art de son temps.

La *Rhapsodie flamande*, donnée en première audition il y a un an à peine, fait comprendre par la richesse de ses con-

leurs à la Jordaens, par la saine viguer de son plan et sa qualité des détails, le lien qui unit l'art de Roussel à son pays d'origine.

Il faut ajouter encore qu'à deux reprises, Bruxelles acclamait *Aeneas*, donné la première fois à l'occasion de l'Exposition, et que nous entendrons cet automne à l'Opéra, assuret-on.

Ses mélodies, *Le Bachelier de Salamanque*, *l'Ode à un jeune gentilhomme*, *Jazz dans la nuit*, etc. nous montrent la sensibilité que notre musicien cache parfois sous l'ironie et sous l'humour les plus légers.

L'art d'Albert Roussel est fort complexe. Formé à la sévère école de César Franck et de d'Indy, il a pourtant subi lui aussi l'enchantement debussyste. Il doit à ses origines une curiosité toujours en éveil. Il n'a jamais cessé d'évoluer, il ne s'est jamais satisfait d'une formule. Il a gardé l'âme aventureuse du marin, et chaque œuvre a été pour lui comme une escale. A peine a-t-il fait relâche qu'il est reparti attiré par la curiosité d'autres horizons, de découvertes nouvelles, de combinaisons de timbres, d'harmonies neuves. Il y eut en lui ce tourment très noble qui est celui des vrais créateurs pour qui l'œuvre faite ne compte déjà plus, et qui toujours regardent au delà du présent.

Et c'est pourquoi nous sommes bien assurés de la place qu'il occupera dans l'avenir.

Il était accueillant et simple, serviable et bon. Avec une délicatesse et une discrétion extrêmes, il a pratiqué presque secrètement les vertus les plus rares. La pudeur de son âme était vraiment admirable. Et il a su être aussi, en même temps qu'un très grand musicien, un artiste de l'amitié.

RENÉ DUMESNIL.

### ART

**Treize cents chefs-d'œuvre de l'art français.** — C'est un lieu commun de parler des qualités d'improvisation des Français. Nous en trouvons pourtant au Musée de Tokio le prodigieux témoignage. M. Huysman, M. Vernes, M. Jaujard, M. Burnand, M. Alfassa, M. Huyghe, M. Vitry, entourés de collaborateurs qui devraient tous êtres cités, ont eu pour mis-